

1945. Lors de la fête de la libération, le commissaire Henri Gillot en tenue d'apparat devant son commissariat.

Éviter la rafle en juillet 1942. En juin 1940, Wolf Borowski, fourreur à Paris, vient se réfugier à La Baule avec sa femme et ses trois fils. Il commerce sous l'enseigne « Au tigre royal ». En 1942, le commissaire Henri Gillot loge au-dessus du commissariat. C'est là que la « kommandantur » avait pris ses quartiers. Bien placé pour obtenir des informations, un jour de juillet 1942, le commissaire Gillot prévient la famille Borowski qu'une rafle aura lieu le lendemain. Il faut vite faire les valises.

Le médecin déguise la famille Borowski. Il met son ami le docteur Louis Malécot en relation avec

Wolf Borowski. Le médecin se propose de conduire, dans la nuit, les enfants et les parents Borowski jusqu'à Angers. Le voyage se fera en ambulance. Malin, le docteur avait entouré la tête de Wolf Borowski d'un bandage fictif et plâtré un bras du fils cadet Michel. Ce petit monde ainsi « déguisé » dut franchir deux barrages. À Angers, le docteur Malécot installa la famille Borowski dans un train. Elle put rejoindre la zone non occupée et s'installer à Eaux-les-bains. Les Borowski y restèrent cachés jusqu'à la fin de la guerre avant un retour à La Baule après la libération.

52 Juifs arrêtés et déportés.

1945. Le docteur Louis Malécot, 1^{er} adjoint au maire, entouré de Jean Vincent et Pierre Orphelin, conseillers municipaux.

Récupérant son commerce de fourrure, exploité jusqu'en 1992, la famille Borowski renoua des relations amicales avec leurs « sauveurs ». Dans la discrétion, ces derniers ont agi au péril de leur vie. Ils auraient pu être satisfaits du devoir accompli. Mais ils ne le furent jamais complètement. En effet, Henri Gillot, malgré ses efforts et ses conseils, ne fut pas écouté par d'autres familles juives de La Baule. Quarante adultes et douze enfants et adolescents furent arrêtés puis déportés au camp d'Auschwitz. Cela restera le grand regret de Louis Malécot et d'Henri Gillot devenus Justes.

Deux témoins de cet acte de

bravoure. La cérémonie de La médaille des Justes, présidée par Yves Métaireau, sera honorée de la présence de Halevi Gotschel, ministre de l'information auprès de l'ambassade d'Israël ainsi que d'Elysabeth et Gérard Goldenberg, délégués régionaux français pour Yael Vashem, entourés des descendants des médaillés et de la famille Borowski. Chacun remerciera les témoins Gisèle Orphelin et Paul Ferrand, commerçants baulois bien connus. Sans leur témoignage de cet acte de bravoure, Louis Malécot et Henri Gillot n'auraient sans doute pas pu être honorés... 68 ans plus tard.

Deux caractères différents, une cause commune

Henri Gillot (1901-1989)

Il est arrivé à La Baule en qualité de commissaire de police le 16 octobre 1940 et exerça jusqu'en 1946. Fidèle à sa ville, il mourut en avril 1989 à l'hôpital de Guérande. Sa belle-fille Agnès est toujours bauloise tout comme Catherine, sa petite-fille, coiffeuse.

Henri Gillot était un homme rigoureux. D'apparence austère, il n'était pas un ardent « pourvoyeur de saillies drolatiques ». Discret, il savait taire ses passions mais pas son amour envers sa famille. Pascal, virtuose du piano et concertiste réputé, parle de son grand-père avec

tendresse. « Il avait autant de courage que de discrétion. La gloriole, très peu pour lui. Très humain, il a sauvé de nombreux résistants. Il s'est passionné pour la peinture et l'art lyrique. Il m'a fait découvrir l'opéra. C'est mon précepteur et c'est grâce à lui que je suis devenu musicien. »

Louis Malécot (1877-1959)

Mobilisé en août 1914, il sort de la « grande guerre » en décembre 1918 avec le grade de médecin capitaine. Maire du Fresne-sur-Loire pendant 23 ans, après 25 années d'apostolat

médical, il s'installe en 1926 à La Baule. Âgé de 50 ans, il espérait une semi-retraite. Mais on ne refait pas l'homme affable. Bien charpenté, grosse moustache, grosses lunettes d'écaille et chapeau melon, le docteur sillonne les rues de la cité dans sa petite auto. Il visite ses malades sans bourse délier pour les plus démunis. Il est le médecin de famille des Borowski, en 1955, dont le fils Michel est en âge pour la guerre d'Algérie. « Tu as assez souffert comme cela, je m'occupe de tout », prévient le docteur Malécot. Au conseil de révision à Guérande, le « frêluquet » Borowski se trouve face à lui.

Il a sauvé le jeune homme face aux Nazis, il ne veut pas lui faire prendre le risque de mourir en Algérie. D'un geste rageur, il applique le tampon aux lettres rouges « AJOURNÉ ». Tel était le « père Malécot ».

En 1945, il avait été élu au conseil municipal. Réélu en 1947 et en 1953, il fut le 1^{er} adjoint du sénateur-maire René Dubois. Gravement malade, il décède en mars 1959. « Il est mort pauvre, comme bien des hommes qui ont donné plus d'eux-mêmes que besogné pour eux », disait le docteur René Dubois. Respect.